Alexandre Lebreton / Juin 2026

En ce mois de mai 2026, il semblerait bien que la chape de plomb recouvrant les sévices rituels sectaires pédocriminels ait été enfin brisée en Israël. Suite aux nombreux témoignages de survivantes devant la Knesset et à la mort de Shoshana Strook, la première chaîne publique israélienne a diffusé une investigation exclusive et explosive d'une heure. Un reportage de la journaliste Roni Zinger, « *Blessures Cérémonielles* », présentant les témoignages de cinq femmes décrivant des pratiques similaires d'abus sexuels rituels perpétrés en bandes organisées. Cette solide investigation, suivie d'un débat sur plateau laisse peu de place au doute. Les autorités prennent les choses au sérieux et les enquêtes de police pourraient être relancées suite à cette diffusion.

En ce même mois de mai, le journaliste d'investigation Haim Rivlin du média en ligne *Shomrim* a publié un article intitulé :

***« Briser le Silence autour des Abus Rituels »*.**

Cette capsule de ***Noyau Dur N°18***, lançant la troisième saison, vous présentera donc cet article accompagné d'extraits vidéos de l'investigation de Roni Zinger (entièrement retranscrits). Si la Chape de Plomb explose en Terre-Sainte, terre natale du Christ, nous pouvons espérer qu'une vague de divulgation massive puisse briser la Loi du Silence à l'échelle internationale…

_____

- *Roni Zinger :* ***Il faut le dire d'emblée : les témoignages que nous allons entendre ici portent sur ce qui a reçu le nom de violences rituelles particulièrement graves. Non seulement à cause de la difficulté extrême des récits que nous n'avons jamais entendus auparavant, mais parce qu'ils paraissent tellement extrêmes, tellement monstrueux, qu'il est tout simplement difficile de croire que tout cela s'est réellement produit.***

Aujourd'hui, quatre thérapeutes – trois psychiatres et une travailleuse sociale – qui ont entendu à répétition ce phénomène de la bouche de leurs patients et qui ont également vu les preuves physiques sur leurs corps, déclarent courageusement : Oui, les abus rituels existent en Israël – et ce n'est pas un phénomène isolé. Oui, il y a des femmes et des hommes, pour la plupart enfants, qui subissent des rituels sadiques et violents incluant généralement des abus sexuels, avec des éléments de type sectaire et une manipulation psychologique grave. Oui, parmi les abuseurs figurent des rabbins et des médecins, et il y a même des allégations contre un juge. Et oui, nous devons avant tout croire les victimes et faire tout ce qui est en notre pouvoir pour y mettre fin – dès maintenant.

« Soudain, les histoires ont commencé à affluer. Une après l'autre, leurs patients – hommes et femmes confondus – se sont mis à leur raconter des abysses de la malveillance humaine qui sont difficiles à concevoir. Et eux, qui pensaient avoir tout entendu, qui avaient traité tous les types de traumatismes bouleversants, ont réalisé que quelque chose de totalement

différent se passait ici. Qu'en Israël aussi, un phénomène connu sous le nom d'abus rituels existe – et que presque personne n'en parle.

Aujourd'hui, ils disent avoir recueilli les témoignages de plus de 50 victimes et être prêts à mettre fin à la conspiration du silence entourant les abus rituels en Israël. Trois psychiatres femmes – la Dre Inbal Brenner, la Dre Sharon Levy et la Dre Daphna Armon – ainsi que la travailleuse sociale Tanya Oren-Chipman, toutes quatre occupant des postes très élevés et disposant de nombreuses années d'expérience, se sont unies pour lancer un cri d'alarme : Cela se passe ici même, c'est bien plus répandu que vous ne le pensez – et cela provoque des ravages dévastateurs.

Au début, elles aussi ont eu du mal à croire ce qu'elles entendaient de la bouche de leurs patients. « Ils nous racontaient des histoires qui ne semblaient tout simplement pas raisonnables ; elles paraissaient parfois même absurdes », explique Oren-Chipman, qui a dirigé pendant de nombreuses années le Centre Tamar du ministère des Affaires sociales pour les traumatismes sexuels à Jérusalem. « Ils nous disaient des choses que j'avais du mal à gérer », ajoute la Dre Levy, directrice adjointe des services de santé mentale de la caisse Meuhedet dans le district de Jérusalem.

Ce qui a commencé comme un filet d'eau est rapidement devenu un flot constant de témoignages : des hommes et des femmes de tous horizons, sans aucun lien préalable entre eux, venant d'endroits et à des moments différents – tous offrant des récits étonnamment similaires de ce qu'ils avaient vécu. « Nous avons entendu des histoires impliquant plusieurs agresseurs, des récits de cruauté et de sadisme extrêmes, d'utilisation délibérée de la famine pour contrôler et punir », déclare Levy, qui a personnellement rencontré des dizaines de patients, chacun lui décrivant séparément la même situation horrible. « Je me suis dit : "Attendez, il y a quelque chose d'étrange ici." J'ai cherché dans la littérature et je suis tombée sur ce qu'on appelle les "abus rituels", et j'ai su que j'avais trouvé la réponse. »

- Dr Naama Goldberg : ***Dans le cadre de mon travail, j'ai rencontré de très nombreuses femmes victimes d'agressions sexuelles qui avaient traversé des choses très dures. J'ai entendu énormément d'histoires. Une des femmes de l'association m'a dit qu'elle avait subi une agression pédophile organisée, avec des marmonnements de prières, la description d'un lieu précis où on l'avait emmenée, une sorte d'avortement... Je n'arrivais pas à y croire. C'était quelque chose que je ne pouvais pas prendre pour vrai. Parfois, les femmes dans des états extrêmes, lorsque les agressions sexuelles atteignent des niveaux psychotiques, c'est probablement là. Et quelques années plus tard, un témoignage similaire est arrivé de la même région. Mon premier instinct a été : ce n'est pas possible, c'est pas possible !***

Aucune d'elles n'étaient auparavant familière avec le phénomène des abus rituels. Elles ne l'avaient pas rencontré pendant leurs études de médecine ni leur formation spécialisée dans le traitement des traumatismes complexes. Entendre ces récits déchirants dans la salle de thérapie a poussé chacune d'elles, de son côté, à chercher des réponses – que ce soit dans la littérature professionnelle ou en consultant des collègues à l'étranger.

En décembre, Israël a tenu sa toute première conférence professionnelle sur les traumatismes rituels, organisée par la Société israélienne pour le traitement et la prévention des traumatismes sexuels (ISTT), qui opère sous l'égide de l'Association médicale israélienne. Les quatre personnes interviewées dans cet article sont membres de l'ISST et c'est Levy qui a présenté à la conférence la définition professionnelle des abus rituels : « Abus organisé et répétitif impliquant une violence physique, émotionnelle, sexuelle et spirituelle, souvent exécuté dans le cadre de rituels structurés, utilisant parfois des symboles religieux et sectaires. Son objectif est le contrôle total des victimes et l'endoctrinement profond de schémas de soumission chez la victime. »

Selon Oren-Chipman, l'un des messages issus de la conférence était que « nous reconnaissons que ce problème existe et que nous devons commencer à le traiter à un niveau professionnel. Il n'est pas logique que chaque thérapeute professionnel qui y est confronté doive se frayer seul un chemin dans l'obscurité, avec toutes ces horreurs. Nous devons dire : C'est inacceptable, inconcevable – mais cela existe et nous devons reconnaître le phénomène pour commencer à le gérer. »« Il est plus facile de le qualifier de fantasme ou d'état mental et de dire : "Elle est folle" ou "Elle imagine des choses". »

- Survivante : ***C'est presque inimaginable, mais ce que vous allez entendre correspond aux témoignages qui vont maintenant se multiplier de la part d'autres femmes. Des événements sexuels graves où ils se réunissent de manière organisée. Pas une seule personne, ni même deux. Le premier événement de ce genre dont je me souviens : il m'emmène, l'agresseur arrive à la forêt, je sens que quelque chose ne va pas et sur le chemin j'essaie de m'enfuir. Il me laisse un peu m'enfuir puis court et m'attrape, puis encore, puis encore, et il éclate de rire, il explose de rire.***

- Roni Zinger : ***Les histoires que tu t'apprêtes à me raconter, ce sont des souvenirs que tu as gardés tout au long de ta vie ?***

- Survivante : ***Non. C'est à l'âge de trente ans qu'ils ont vraiment commencé à sortir.***

- Roni Zinger : ***Quel âge avais-tu quand tu as été agressée ?***

- Survivante : ***J'avais trois ans et huit mois. Et c'est là que la boîte des souvenirs s'est verrouillée ? Elle s'est verrouillée de manière hermétique, presque complètement.***

- Roni Zinger : ***Et elle s'est ouverte vingt-six ans plus tard…***

- Survivante : ***Exact. Il y a dix ans, si tu m'avais demandé qui j'étais, sur ma famille et ma vie, je t'aurais raconté que j'avais eu une enfance merveilleuse, que j'avais des parents merveilleux, ce qu'on appelle normatif. J'étais une élève brillante à l'école, populaire, très aimée de mes amies. J'avais tout ce qu'il fallait pour grandir.***
  Mais il y a dix ans, mon corps m'a signalé que quelque chose n'allait pas, et c'est ainsi que mon voyage a commencé. Je plonge dans mon inconscient, dans tout ce que j'avais refoulé. C'est comme descendre dans le terrier du lapin : tu ouvres une porte et tu ne sais pas ce que tu vas encore découvrir. Et ce que je commence à découvrir est tellement horrible que j'ai vraiment envie de refermer cette porte.

- Roni Zinger : ***Mais une porte que tu as ouverte, tu ne peux plus la refermer. Elles n'avaient ni nom ni explication pour le lourd voyage psychique qu'elles traversaient seules depuis des années. Même lorsque les souvenirs de leur petite enfance ont commencé à éclater au grand jour : viols collectifs, ligotages, tortures, noyades, violences extrêmes, caméras qui enregistraient les événements, substances injectées dans leur corps.***

En mars 2025, lorsque la regrettée Shoshana Strook – fille de la ministre des Implantations Orit Strook – a publié des vidéos dans lesquelles elle affirmait avoir subi des abus rituels, la réaction du public a oscillé entre un déni pur et simple du phénomène, des divisions factionnelles et des querelles politiques. Il est important de noter qu'aucune des quatre thérapeutes interviewées dans cet article ne dispose d'informations confirmant ou contredisant les allégations de Shoshana Strook. En avril 2025, un tribunal a rejeté une demande de levée de l'ordonnance de non-publication, estimant qu'« à ce stade, le doute raisonnable est extrêmement mince, voire inexistant ». Ce qui a cependant sonné l'alarme pour les quatre thérapeutes, ce sont les réactions. « Je ne connais pas l'histoire de Shoshana, qu'elle repose en paix

», dit Oren-Chipman, « mais quand j'ai vu la première vidéo qu'elle a publiée, je me suis immédiatement tournée vers mon mari et j'ai dit :

"Merde. Maintenant ils vont dire que tout cela est politique."

Cela m'a vraiment énervée, parce que je savais que cela allait diviser tout le monde à nouveau dans les mêmes camps et positions retranchées que nous connaissons tous, où il devient impossible de penser en dehors des cadres. Bien avant que [Shoshana Strook] ne publie cette vidéo, j'avais déjà entendu des histoires – pas une, ni deux, ni même trois – et ce n'était certainement pas politique. »

Après la mort tragique de Shoshana Strook le 14 mars de cette année, les réseaux sociaux ont été inondés de rhétorique méprisante et violente qui, entre autres, rejetait les témoignages des victimes sur le phénomène comme « délirants » et qualifiait les femmes affirmant être victimes d'abus rituels de « folles ». C'est à ce moment-là que les personnes de cet article, qui font partie du cœur même de l'establishment médical et thérapeutique israélien, ont réalisé qu'elles ne pouvaient plus rester dans l'espace stérile de la clinique. Elles ont décidé d'exercer tout leur poids professionnel en unissant leurs forces et en disant quelque chose que la société israélienne refusait tout simplement d'entendre : Nous avons vu les blessures de nos propres yeux. Ce n'est pas imaginé ; c'est réel.

« L'impact de ce type de discours sur nos patients est dévastateur », déclare Inbal Brenner, présidente de l'ISST et directrice de la Clinique des traumatismes sexuels au Centre de santé mentale Lev Hasharon.

« Nous avons senti que nous devions dire quelque chose, parce que nous voyions nos patients s'effondrer et devenir suicidaires. Le discours était extrêmement brutal et très violent et nous avons senti, en tant que professionnelles femmes, que nous devions dire : Nous avons vu de nos propres yeux et nous avons entendu ces histoires pendant des années de la part d'hommes et de femmes. Nous devions prendre la parole et dire : Le

phénomène existe. Vous ne pouvez pas simplement dire “Vous êtes tous fous”, car cela reviendrait à abandonner nos patients. »

- Prof. Danny Brom : ***Plus de trente ans que je traite ces choses, je sais que cela existe. C’est un phénomène existant. Au début il est difficile d’y croire du tout, mais quand tu entends que l’histoire est cohérente et que la personne est intelligente, elle souffre terriblement, mais il est clair qu’elle sait de quoi elle parle. Les choses sont étranges, mais elle n’est pas étrange. Les patientes voulaient un nom pour ce qu’elles avaient traversé. Les gens disent trauma, post-trauma, trauma complexe, trauma complexe, mais tout cela ne capture pas ce qu’elles ont traversé.***

- Ronie Zinger : ***il y a cinq ans, et après des dizaines de témoignages similaires, les professionnels donnent un nom : violences rituelles. Rituelles au sens rituel du mot, c’est- à-dire des événements à multiples participants qui se répètent avec des éléments similaires et de manière organisée.***

- Survivante : ***Les choses que nous avons traversées n’avaient pas de mots, on ne pouvait pas les nommer. Puis il y a un nom pour toutes les horreurs que j’ai traversées et quand il y a un nom, on peut enfin le nommer à l’extérieur, dans le monde. « Abus Rituels », je ressens que cela me protège, qu’en deux mots je peux dire : j’ai traversé des horreurs, je ne suis pas folle…***

Oren-Chipman ajoute : « La plus grande peur de quiconque a été victime d’abus sexuels est d’être folle, d’avoir imaginé, inventé ou exagéré. Quand cela rencontre un déni extérieur, cela devient encore plus paralysant, encore plus choquant et cela suscite des sentiments de culpabilité, de solitude et de dégoût de soi. Toutes les formes imaginables de mal. »

Ce déni général ne provient généralement pas d'un lieu de malveillance ou de méchanceté, disent-elles. « Parfois, il y a de l'ignorance, un manque de compréhension et une incapacité très humaine à croire qu'un tel mal existe », explique Brenner. « Il est difficile de croire qu'il existe des agressions sexuelles organisées de cette manière, que des adultes peuvent blesser des enfants ainsi – et il est plus facile pour nous de dire que ce n'est qu'un fantasme, un état psychologique perturbé – et de dire « Elle est folle ou elle imagine des choses. »

« Après tout, qui veut vivre dans une société où il y a des gens aussi mauvais et où le mal est institutionnalisé ? » ajoute Armon.

- Ronie Zinger : ***Que la police ne comprend pas ces choses-là c'est compréhensible, mais c'est aux organisations d'aide aux victimes d'agressions sexuelles et aux professionnels de santé de faire le travail d'information auprès des communautés d'où viennent les victimes.***

- Rabbine Kermit Feintuch : ***Je suis rabbin, ces dernières années j'ai fondé une association appelée ‹Bedina qui s'occupe de l'environnement des victimes et des victimes.***

- Roni Zinger : ***Quand as- tu été confrontée pour la première fois à des violences de type rituel ?***

- Kermit Feintuch : ***La première fois, avant même que je sache comment on appelle ça, une femme arrive et elle commence à raconter une histoire et elle raconte toutes sortes de choses que je n'avais jamais entendues. Tu te dis : ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, les gens ne se comportent pas comme ça. Et ensuite arrive une autre femme liée à elle par un lien familial qui raconte une histoire similaire. Et il y a trois mois arrive encore une autre femme. Ce qu'elle a raconté est horrible. Renoncer à ce qui était là, c'était comme l'enfer incarné. D'abord cela m'a choquée, d'accord, c'était... je dirais que même si 10 % de cela était réel, c'est ce que***

dans mon langage et dans mes compréhensions j'appelle Sodome et Gomorrhe. J'ai vu de mes yeux des choses sur son corps que je ne veux pas raconter ici. Mais il est clair pour moi que c'est un type d'agression que je ne connais pas comme ça. Je connais, je n'ai jamais vu une chose pareille, je n'ai jamais entendu de telles histoires.

- Roni Zinger : ***Que te décrivent-elles ?***
- Kermit Feintuch : ***Toutes sortes d'éléments très effrayants, très menaçants : couteaux, tombes, cimetière, et aussi des douleurs de l'enfer. C'est-à-dire qu'elles font très, très, très mal. Et je dis : même objectivement, pas tout ce qu'elle raconte s'est produit, mais ce qu'elle raconte témoigne à mes yeux d'une agression d'une ampleur horrible. Horrible !!***

Les témoignages individuels reçus par les quatre thérapeutes sont bien sûr confidentiels, mais Levy peut décrire en termes généraux à quoi ressemblent ces abus rituels. L'abus est toujours perpétré par un groupe d'adultes, «

chacun ayant un rôle spécifique », dit-elle. « Par exemple, il y a quelqu'un qui dirige la cérémonie, quelqu'un qui l'enregistre, etc. » Les enfants doivent être nus et la cérémonie elle-même inclut des abus sexuels graves et des tortures mettant la vie en danger, comme l'étranglement. « J'ai entendu des descriptions de noyade dans le mikvé ou en mer, ou des situations où un enfant était placé dans un trou ressemblant à une tombe et recouvert de terre ou piégé à l'intérieur d'un cercle de feu. »

Une autre caractéristique qui revient constamment est que les auteurs utilisent souvent des entraves ou des cages dans le cadre des abus rituels. Dans certains cas, les victimes ont raconté aux thérapeutes qu'elles étaient emmenées dans une pièce ou une fosse avec des araignées ou des carcasses d'animaux morts, « ou qu'un enfant était amené à croire que c'était ce qui se passait », dit Levy. Elle ajoute que, selon ses patients, leurs

abuseurs manquaient totalement d'émotion et étaient indifférents à la douleur qu'ils causaient et aux cris de leurs victimes. Nous pouvons penser qu'ils sont eux-mêmes dissociés lorsqu'ils pratiquent leurs rituels…

- Survivante : ***Ils m'ont fait sortir de la voiture et là ils m'ont entourée avec du feu. Et un peu plus bas, il y a la source elle-même. Cette source a été aménagée un peu comme un mikvé (bain rituel). Je me souviens qu'ils m'ont nettoyée de manière très intime. Ils m'ont frottée, ils m'ont touchée partout où c'était possible et ils ont versé de l'eau. À la fin, ils m'ont sacrifiée comme une offrande, ils ont allumé un feu autour de moi et ils m'ont enterrée.***

- Survivante : ***Nous arrivons et je découvre un trou creusé dans la terre. Il y a une échelle à côté, c'était déjà prêt quand je suis arrivée et je reconnais qu'il y avait d'autres personnes à côté, environ dix, tous habillés en noir. Ils étaient déjà disposés en cercle autour de cette tombe. Puis il me viole, il prononce des phrases pendant que je ne comprends pas. Ça me semble une autre langue, du charabia. Ils lui répondent. Il me viole avec une très grande agressivité tout en me frappant puis m'emmène vers ce trou, me jette dedans et me crie dessus. Puis le moment suivant dont je me souviens : une main sur mon visage qui enlève la terre et je reconnais que c'est sa femme, celle de l'agresseur. Elle me sort de là, m'enlève la terre du visage et me dit : quel jeu amusant nous avons joué ici, quel jeu amusant.***

Dans de nombreux cas, les abus rituels avaient lieu au sein même de la famille. « Et puis », dit Levy, « plusieurs membres de la famille sont impliqués, soit en abusant de la victime et en participant au rituel, soit en préparant l'enfant à l'abus ou en traitant ses blessures ensuite.

- Roni Zinger : ***Peux tu décrire précisément tes souvenirs ?***

- Survivante : ***Une amie était là et qui d'autre était là ?***

- Roni Zinger : ***Vous trois ensemble avec ton père.***

- Survivante : ***Oui. Il nous a dirigées, il nous a fait nous agresser les unes les autres et il prenait plaisir à regarder, vraiment il prenait son temps. Il est clair que cela s'est passé autour de nous et que des gens très proches de nous étaient totalement impliqués dans ces choses. Cela s'est produit. Cela s'est produit même si je voudrais tellement que ce ne soit pas le cas. En fait je comprends qu'il y a ici une sorte de phénomène plus large.***

Dans de nombreux cas, les enfants sont livrés à d'autres adultes qui les abuseront. »Dans la plupart des cas, les rituels ont des connotations sectaires ou religieuses. Dans les cas où il n'y a pas d'élément cultuel-religieux, dit Levy, le cadre « peut être celui d'un jeu, où l'enfant est mis en scène dans diverses situations d'abus et photographié. »

Selon les quatre thérapeutes, même les rituels qui présentent des caractéristiques cultuelles ou mystiques ne le sont pas réellement. Il s'agit plutôt d'un mécanisme calculé conçu pour détruire l'identité de la victime.

- Survivante : ***Ils m'emmènent dans des événements où ils m'emmènent dans la chambre du rabbin et il me fait asseoir sur ses genoux et m'explique que désormais mon corps n'est plus seulement à moi et qu'il a une fonction. Et il me viole. Cela s'est produit de nombreuses fois et il y a des cas où il y avait beaucoup de personnes.***

- Roni Zinger : ***Et tout cela sous le nez de tes parents…***

- Survivante : ***Disons que la personne qui m'a emmenée là-bas, mes parents la connaissaient très bien. Ils étaient contents de lui. Entre familles. Il y avait des nuits où je dormais chez lui. Et ils m'emmenaient de là à des cérémonies, ils m'emmenaient de là à***

des choses très mauvaises. Ce sont des événements où il y avait au moins dix-neuf personnes. Des événements qui se déroulaient dans toutes sortes d'endroits : synagogue, forêt, cimetière. Je me souviens qu'ils m'ont emmenée dans une sorte de chambre de menuiserie dont je sais, à cause de ce que je vois autour, que je suis attachée à une table. Autour de moi se tiennent des adultes en cercle, ils se tiennent la main, ils prient une prière, ils récitent des bénédictions. Je me souviens qu'ils m'ont injecté quelque chose et alors ma description de ce que je ressentais en tant qu'enfant est que c'était comme un nuage…

« Il y avait une victime qui était très capable de décrire exactement comment ils l'avaient conduite à la situation d'abus », dit Oren-Chipman. « C'était une description que j'ai ensuite entendue d'autres endroits et d'autres personnes – selon laquelle la victime était "sacrifiée" par l'un de ses proches.

C'est quelque chose qui se reproduit encore et encore. Et l'abus lui-même, qui est incroyablement sadique, est extrêmement violent. Parmi les plus violents que j'ai jamais entendus. L'attente nerveuse de l'abus, ce qui peut signifier plusieurs enfants attendant ensemble leur tour. Et, bien sûr, marmonner des versets, des incantations et toutes sortes de conceptualisations religieuses. »

Brenner ajoute que, selon les témoignages qu'elle a entendus, les abuseurs utilisaient également des artefacts religieux : « Cela pouvait être un chofar ou un bâton censé avoir des pouvoirs. Les enfants abusés sont accusés d'être "impurs", donc l'"objectif" de ce rituel spécifique est de les amener à un niveau supérieur de spiritualité, à une sorte de pureté et de sainteté. »

Comprendre ici la notion de « rédemption par le péché »

- Survivante : ***Ils déchirent mes vêtements et les brûlent, ils prennent les cendres et les mettent dans ma bouche et m'étranglent, et le rabbin parle à travers mon corps avec Dieu, il met une main dans***

ma gorge et une main dans mon organe génital et parle avec Dieu, reçoit une prophétie, puis ils me violent l'un après l'autre. J'ai reçu des punitions pour manque de coopération et en plus personne ne te croira et personne au monde ne t'aimera et tu es impure et tu es corrompue, comme si tu détruisais le monde. Si on ne fait pas ces cérémonies qui me réparent, alors le monde s'effondrera. C'était comme sur les épaules d'une petite fille de quatre ans et c'est ce que la Torah a dit. Et une petite fille religieuse innocente, si la Torah l'a dit, alors la Torah l'a dit. De nombreuses fois cela se terminait par le fait qu'ils me jetaient dans une autre pièce et alors j'entendais que cela arrivait à un autre enfant.

L'utilisation de symboles religieux ou sectaires vise à créer un conflit impossible pour l'enfant. « C'est une manipulation bon marché, mais c'est un outil très puissant pour créer un contrôle psychologique sur les victimes », explique Oren-Chipman. « Ils les ont délibérément fait pécher – voler, violer le Shabbat, manger du levain pendant Pessah, toutes sortes de choses qui semblent insignifiantes à quelqu'un qui n'est pas religieux, mais "Tu as péché" et "Tu dois expier tes péchés" et maintenant une partie de ce que tu traverses est une expiation et tu rachètes ton âme et tu apportes la rédemption par cette chose. S'ils ont été abusés au nom de Dieu, et si Dieu Lui-même voulait que ces choses leur arrivent, alors il est beaucoup plus difficile de se libérer. » Derrière le déguisement cultuel et le marmonnement pseudo-religieux se cache une logique interne tordue qui est aussi dangereuse qu'ancienne.

- Rabbin Yaakov Medan : ***Des informations claires me sont parvenues personnellement de parents d'enfants et adolescents à propos de violences dirigées contre eux. Je parle de violences sexuelles contre des garçons, des filles, des enfants, des choses faites au nom d'une cérémonie religieuse ou d'une sorte de rituel avec la récitation de versets. Nous devons savoir que la plupart de ces cérémonies sont des pratiques anciennes, datant du temps du culte***

de Baal, elles n'ont pas disparues du monde après ces milliers d'années. Mes amis, cela est réel. La réparation doit venir de nous en tant que société !

- Rabbine Kermit Feintuch : ***Le rabbin Madan a reçu beaucoup de critiques pour cela. Je connais encore quelques rabbins dont une partie de ce sur quoi je suis assise est aussi avec leur soutien, qui commencent à comprendre cela. C'est une crise communautaire. Il y a beaucoup de gêne et beaucoup d'ignorance. Pourquoi se souvient-elle maintenant si c'était il y a vingt ans ? Pourquoi son témoignage n'est-il pas chronologique et continue ? J'ai interpellé tout le monde sur ces histoires qui sont étouffées. Des familles de victimes ont du quitter la localité et certains détenteurs de pouvoir ont reçu une mission publique dans les synagogues.***

- Roni Zinger : ***Et la haine que tu reçois sur les réseaux sociaux est stupéfiante.***

- Kermit Feintuch : ***De la part de gens bien, certains que je connais depuis très, très longtemps, qui me disent aussi sur le réseau mais aussi en privé : qu'est-ce qui t'est arrivé ? De quoi te mêles-tu ? Il y a une volonté de nier…***

Le chercheur Dr Udi Frohman, qui a étudié les racines historiques du phénomène, identifie la source de cette idéologie déformée dans des mouvements comme le sabbataïsme et le frankisme – des mouvements qui prônent le principe d'« un commandement qui passe par une transgression », dans la croyance que l'abolition des anciennes valeurs nécessite le piétinement délibéré des interdits sexuels les plus graves et une descente dans l'impureté. Les rapports que cite Frohman des victimes d'aujourd'hui semblent sortis de ces mêmes périodes sombres de l'histoire : « Un cercle entouré de bougies allumées... Le rabbin récite la bénédiction "Béni soit Celui qui permet l'interdit"... Ils récitaient répétitivement des Psaumes... Et ils m'ont dit "Tu es spéciale, tu es une Élue". »

- Survivante : ***Ils me font sortir par la fenêtre la nuit. Je ressens le froid. Ah, il y a autour de moi des gens de ma famille et aussi des inconnus ; ils me font une sorte de blessure. Cela se passe dans une synagogue. C'est quelque chose qui est comme l'inverse de tout ce dans quoi j'ai été éduquée ou dans laquelle j'ai grandi, une synagogue était un endroit bien… Mais ce qu'ils m'ont fait était très mal.***

- Roni Zinger : ***Quel âge avais-tu ?***

- Survivante : ***J'étais une petite fille…***

- Roni Zinger : ***Y a-t-il des dates où ces cérémonies se produisent plus souvent ?***

- Survivante : ***Oui. Fêtes et jours fériés, shabbats. La quantité d'événements est inimaginable. Je ne parle pas seulement des cérémonies, je parle aussi des agressions qui se produisent. Beaucoup, beaucoup de personnes m'agressent. Comme s'il y avait un sentiment que c'est permis. Tout ce qui semble exagéré ou fou ou délirant ou que l'esprit ne peut même pas imaginer.***

Cependant, la version moderne des abus rituels inclut souvent, selon les témoignages des victimes, une caméra vidéo qui documente tout ce qui se passe. Les thérapeutes pensent que la raison en est financière : les vidéos sont vendues sur le darknet. « Il y a des acheteurs pour ces choses », dit Brenner. « Et beaucoup de nos patients vivent dans la peur parce qu'il existe des preuves vidéo d'eux en train d'être abusés qui circulent Dieu sait où en ligne. »

La caméra n'est donc pas seulement un outil pour gagner de l'argent sur le *Darknet* ; c'est aussi l'arme ultime pour l'extorsion et pour garantir le silence des victimes pour le reste de leur vie.

- Dr Naama Goldberg : ***Toutes ont mentionné qu'elles étaient filmées, qu'il y avait quelqu'un avec une caméra… On ne peut pas affirmer que ce sont des mensonges, personnellement je peux plus dire que cela n'est pas vrai…***

- Survivante : ***Je me souviens qu'il y avait des caméras et j'ai aussi demandé plusieurs fois s'il était permis de filmer le shabbat. Parce que c'était shabbat et ils ont apporté une caméra ? Alors comment cela s'accorde-t-il ?***

- Dr Naama Goldberg : ***Une des explications que je me suis donnée est qu'il y avait des motifs commerciaux derrière cela. C'est-à-dire qu'il y a bien une industrie de matériel pédopornographique et ils étaient filmés dans le but de commerce, de trafic d'êtres humains. Il s'agit d'obtenir de l'argent par la vente des vidéos mais aussi de prostituer les enfants.***

- Roni Zinger : ***Mais si c'est vrai, il serait logique que nous trouvions un extrait de film ou un quelconque enregistrement. Sais-tu s'il y a quelque part un enregistrement de ces rituels ?***

- Dr Naama Goldberg : ***J'ai des indications qu'il y a un enregistrement.***

- Roni Zinger : ***Un enregistrement des cérémonies ?***

- Dr Naama goldberg : ***Oui.***

- Roni Zinger : ***Le lieux est connu ?***

- Dr Naama Goldberg : ***Oui.***

- Roni Zinger : ***Du matériel auquel la police n'a pas encore accès ?***

- Dr Naama Goldberg : ***Exact…***

« Il existe toutes sortes de façons d'extorquer quelqu'un », dit Armon. « Ils veulent se marier ou commencer à fréquenter quelqu'un [et les abuseurs menacent] de les exposer ou de ruiner leur réputation. »

« Le rituel est leur moyen de contrôler. En utilisant le lavage de cerveau, l'intimidation, des stratégies psychologiques profondes », ajoute Armon. « Les abuseurs sont des personnes intelligentes, puissantes et influentes ; ce n'est pas un phénomène marginal. »

- Survivante : ***Les cérémonies devenaient de plus en plus dures. Parmi ces personnes il y avait des gens qui comprenaient très bien le cerveau et l'esprit. Il y avait des psychiatres. Il y avait des médecins…***

- Roni Zinger : ***Que tu connais personnellement ?***

- Survivante : ***Oui, que je connais personnellement. Des gens qui comprennent très bien comment fonctionnent le cerveau et l'esprit d'une personne et ils avaient toutes sortes de techniques pour jouer avec ma conscience (…) Ces gens sont des rabbins qui connaissent très bien la Torah et ils exécutent une sorte de cérémonie où ils me font passer dans le feu, alors je ne peux pas croire à ce qui se passe…***

Il est tout à fait naturel que nous voulions voir les abuseurs comme des monstres, des marginaux de la société ou des criminels sortant d'allées sombres. Mais la réalité, telle que décrite par les témoignages des victimes, est assez différente :

« Dans un assez grand nombre des cas que nous avons rencontrés », révèle Brenner, « les auteurs étaient des membres éminents de la communauté. Ils occupaient soit une autorité religieuse ou spirituelle respectée, comme un rabbin ou une rebbetzin, soit d'autres positions influentes et en vue, comme un juge. C'est ahurissant – l'écart entre la persona publique et ces histoires. Personne ne croirait des histoires aussi farfelues sur un juge, oui, un juge, ou

un enseignant, ou un directeur d'école. » « En tant que médecin », dit Armon, « il est important pour moi de souligner que j'ai entendu parler de médecins qui ont participé à ces choses ; qui ont délibérément fait du mal aux gens. J'ai entendu parler d'accouchements qui ont eu lieu en secret, toutes sortes de choses dans lesquelles l'équipe médicale était impliquée. Je me sens une responsabilité de le signaler. Les gens essaient de transformer les abus rituels en quelque chose de politique – ce qui n'est pas le cas. Cela existe partout où il y a du pouvoir et de l'influence. »

Armon veut également dissiper la stigmatisation autour des familles des victimes : « Les victimes peuvent venir de familles considérées comme respectables ; nous ne parlons pas d'enfants ramassés dans la rue parce qu'ils viennent des marges de la société. » Comprendre que le mal réside dans le cœur de communautés parfaitement normales est peut-être la chose la plus difficile à concevoir. « Le citoyen moyen ne veut pas savoir que de telles choses existent », admet Armon. « Le problème, c'est que le mal est bon et que le bien est mauvais – et c'est aussi pourquoi il devient très difficile de croire les témoignages de victimes. »

- Survivante : ***Je me souviens de moi en train de pleurer beaucoup. Je rentrais de l'école en pleurant. Je pleurais à l'école, je pleurais à Bnei Akiva, je pleurais partout. C'est en gros ce dont je me souviens. La façon dont je m'endormais le soir était d'imaginer des situations violentes. Je m'imaginais qu'on m'enlevait, qu'on me tuait, qu'on m'attachait, qu'on me violait. Des choses comme ça dont je ne comprenais pas d'où elles venaient. Plus tard j'ai compris que ce n'étaient pas d'imagination, c'étaient des souvenirs…***

Outre les abus sadiques, une partie de la raison des abus rituels est de forcer la victime au silence sur ce qu'elle a subi. « L'objectif des auteurs d'abus rituels est simple », explique Levy. « Ils veulent continuer à faire ce qu'ils font, sans que leur secret soit exposé, et c'est là qu'ils investissent tous leurs

efforts. » À cette fin, ils ne s'arrêtent pas à une intimidation ordinaire ; ils emploient une pratique connue dans les cercles professionnels sous le nom de contrôle mental. « Les abuseurs créent délibérément un état de dissociation », explique Oren-Chipman. « Ils ne se contentent pas de compter sur le fait que c'est traumatique, ce qui fait que l'esprit oublie, mais ils emploient également une variété de méthodes sadiques, comme l'utilisation de différents types de drogues et de substances altérant l'esprit. » « De nombreux patients décrivent avoir eu toutes sortes de substances injectées entre les orteils », confirme Levy. « Ils utilisent des drogues, des chocs électriques, l'hypnose et beaucoup de mensonges, de menaces et de lavage de cerveau, en répétant les messages encore et encore – tout cela dans le but d'induire un état de dissociation chez l'enfant. »

Armon dit que la tactique est sadique d'une manière particulièrement froide et calculée. « Il existe toutes sortes de techniques utilisées, comme des lumières clignotantes, des miroirs ou la privation de sommeil.

Certains mots sont utilisés qui deviennent des mots de code qui déclenchent quelque chose. Il y a des patients qui vont se dissocier si je dis une phrase d'une certaine manière, mais si j'exprime le sens différemment, ils resteront avec moi dans la conversation. Il y en a qui savent que ces phrases sont dangereuses pour eux – des phrases qui les laissent sans souvenir de ce qui s'est passé, sans idée de ce qu'ils font ou de ce qui se passe autour d'eux, et sans capacité à se défendre. »Les thérapeutes parlent de cela comme d'un « programmation psychologique ». « Le mot "programmation" peut sembler sortir d'un film de science-fiction ou de l'époque de la Guerre froide », dit Brenner, « mais comme les victimes sont des enfants très, très jeunes, il y a quelque chose avec la répétition, avec la répétition d'un certain rituel, ou d'une activité ou d'un mot parlé qui est répété d'une certaine manière. Quand cela se produit encore et encore, c'est un moyen de contrôler l'enfant. »

Selon Brenner, ces manipulations s'accompagnent de phrases humiliantes répétées pendant des années, jusqu'à ce qu'elles s'enracinent dans la conscience interne de la victime, les amenant à croire qu'elles voulaient ce

qui leur est arrivé et qu'elles en sont responsables. « À de nombreuses occasions, les victimes se diront qu'elles ont coopéré avec leurs abuseurs parce qu'une partie de cette programmation les force à se mettre dans une certaine position, par exemple, pendant que cela se produit encore et encore », ajoute Brenner. « Quand nous regardons cela de l'extérieur, il est évident qu'il n'y a pas et ne peut pas y avoir de coopération ou de consentement ici, mais ces manipulations leur font sentir comme si elles avaient fait ces choses de leur propre gré. »

Le résultat de cette torture prolongée est un effondrement émotionnel total. Un enfant qui subit de telles expériences insupportables ne peut pas se lever le matin, ne peut pas aller à l'école ou fonctionner comme un enfant normal sans s'effondrer. « Nous sommes des êtres vivants et nous sommes conçus pour nous protéger et survivre », explique Armon. « Quand il y a quelque chose de si terrible qui menace de nous déchirer, quelque chose avec lequel nous ne pouvons pas vivre, nous avons tendance à nous déconnecter. Des personas séparées se développent, en quelque sorte, parce que chaque partie de la psyché se développe indépendamment, sans communication. »

Ce phénomène, connu sous le nom de Trouble dissociatif de l'identité (ou personnalité multiple en langage courant), est activement exploité par les abuseurs.

« Les abuseurs connaissent ces "parties" [ces différentes personas] et, en fait, ils les créent délibérément », explique Levy. « Ils créent de plus en plus de "parties" et donnent à chacune un rôle pour faire taire les autres parties – et l'enfant ne parlera jamais de ce qui s'est passé. » Ainsi, au sein d'une même personne, il peut exister une partie complètement intelligente et fonctionnelle qui est totalement inconsciente des horreurs, aux côtés d'autres parties endommagées et terrifiées qui portent la mémoire du traumatisme.

Il est évident que les abuseurs ont une très profonde compréhension de la psyché humaine, dit Levy. L'une des méthodes psychologiques pour commettre « le crime parfait » est de transformer la victime en auteur. Levy décrit comment les abuseurs font en sorte que de jeunes enfants blessent

d’autres enfants ou des animaux. « Ils étaient forcés de blesser les autres. Et alors il semble qu’ils n’aient aucune raison d’aller raconter ce qui s’est passé, parce qu’ils en font partie, parce qu’ils ont aussi causé du mal », ajoute Armon.

- Dr Naama Goldberg : ***Il y a ici la question de la multiplicité des témoignages. Des femmes qui ne se connaissent pas racontent des histoires identiques, des schémas identiques. On ne peut pas balayer cela d’un revers de main. C’est-à- dire qu’il y avait quelque chose ici et c’est très grave. Des descriptions où les bourreaux marmonnent des prières, des pratiques sadiques, ils les ligotaient. Ils étaient là des heures, les victimes étaient forcées de s’agresser les unes les autres. Il y avait une description qui revenait souvent : l’enterrement vivant, ou des quasi-noyades dans l’eau. Pas un seul témoignage, ni deux, mais plusieurs qui se mentionnent la présence de médecins. Certains ont dit que le rôle des médecins était de superviser le processus et de s’assurer que les victimes ne mouraient pas, d’autres ont dit que leur rôle était d’utiliser des substances, d’injecter des drogues..***

Mais qu’en est-il de l’affirmation selon laquelle ce ne seraient rien d’autre que des « faux souvenirs » implantés par les thérapeutes ?

Armon rejette cette affirmation d’emblée :

« J’ai rencontré tellement de patients dont le comportement est similaire et dont les récits sont similaires. Devrions-nous croire qu’ils ont tous eu des faux souvenirs implantés ? Qu’ils sont tous allés chez des thérapeutes qui ont implanté ces pensées, ces souvenirs ? Au final, il y a une réalité et nous la connaissons et la voyons. »

En fait, la manière fragmentée dont ces souvenirs remontent à la surface est peut-être la meilleure preuve qu’ils sont authentiques. « Un souvenir traumatique est toujours fragmenté, toujours partiel », explique Brenner. «

Habituellement, un souvenir traumatique resurgit sous forme de sensations physiques, de flashbacks ou de crises de panique. En fait, si quelqu'un arrive et raconte soudain une histoire du début à la fin, en détaillant exactement ce qui s'est passé, cela soulève en fait des questions pour nous. »

Cependant, cette « vérité physique », qui crie depuis la salle de thérapie et ne laisse aucune place au doute aux thérapeutes, s'effondre complètement dans les salles d'interrogatoire de la police. L'écart inhérent entre la façon dont fonctionnent les souvenirs traumatiques – fragmentés, partiels et silencieux – et les exigences strictes du système judiciaire explique comment il est possible qu'aucune mise en examen n'ait jamais été déposée en Israël pour des abus rituels.

⚠️Donc, notre première exigence est d'établir une unité spécialisée pour ces cas. Il faut des enquêteurs, des procureurs et des juges qui ont de l'expertise dans ce domaine. Il faut un tribunal spécialisé dans les abus rituels.⚠️

- Roni Zinger : ***Dès que sa fille raconte tout et partage les nombreux détails dont elle se souvient, elle décide que cette fois elle doit agir. Elle s'adresse aux responsables de la localité où cela s'est produit et elle arrive avec les noms des habitants que sa fille décrit comme ceux qui l'ont agressée.***

- Mère-Protectrice : ***J'ai bien dit les noms, j'ai dit à la personne responsable de la communauté tous les noms, au conseil local, aux services sociaux et aux rabbins : tout le monde te répond la même chose : va à la police, apporte des preuves.***

- Roni Zinger : ***Et en 2020 elle dépose une plainte à la police. Elle a donné un témoignage très, très long qu'ils ont dit très cohérent et ils lui ont promis que dans les vingt-quatre heures ils les arrêteraient.***

- Mère-Protectrice : ***Tout ce que nous avons essayé n'a rien donné, jusqu'au commandant de la police qui lui aussi n'a pas fait avancer le dossier…***

- Roni Zinger : ***Alors qu'il n'y avait pas qu'une seule plainte, c'était déjà deux, c'est-à-dire ta fille et qui d'autre ?***

- Mère-Protectrice : ***Une autre fille de la même localité avec exactement la même histoire. Elle a mentionné le mikvé et la menuiserie !***

- Roni Zinger : ***Et qu'est-il arrivé ?***

- Mère-Protectrice : ***Ils ont classé tous les dossiers, les dossiers sont fermés faute de preuves. La police ne trouve pas de pistes ni de preuves pour ces témoignages particuliers.***

- Roni Zinger : ***Ainsi personne ne semble avoir remarqué les multiples plaintes alors que les signaux sont tous au rouge…***

Actuellement, quand les victimes trouvent le courage d'aller au poste de police, on leur demande de fournir un récit cohérent. « On leur demande de fournir une chronologie, avec un début, un milieu et une fin – et de parler de choses qui leur sont arrivées peut-être avant même qu'elles aient acquis un langage », dit Armon. « Et tout cela se passe à un moment où, dans leur tête, des voix crient qu'ils ne doivent pas raconter ou ils seront tués. Et alors ils semblent terriblement distraits et ne peuvent pas écouter les questions – et cela donne une mauvaise impression. »

Levy ajoute qu'un diagnostic psychiatrique lui-même, lorsqu'il résulte d'un abus, est souvent utilisé comme une « arme » contre le survivant pendant l'interrogatoire policier.

« Si un patient arrive au poste de police avec un diagnostic déjà posé de Trouble dissociatif de l'identité, alors c'est fini – pour la police, l'histoire est

terminée. Et cela n'a aucun sens. » C'est encore plus rageant quand on comprend que le Trouble dissociatif de l'identité est un diagnostic très courant. « Environ 1 % de la population », dit Brenner. « Et c'est un trouble qui, dans 99 % des cas, est causé par un traumatisme sévère de l'enfance – impliquant généralement des abus sexuels sur des filles et une violence physique extrême. Dans mon expérience, toutes les victimes masculines et féminines d'abus rituels que j'ai traitées souffraient d'un Trouble dissociatif de l'identité ; et cela signifie que leur témoignage est encore moins valorisé par les autorités. »

- Roni Zinger : ***Et voici une autre femme qui ne connaît pas les précédentes et qui pourtant parle exactement du même endroit. Elle a vécu pendant des années dans la région du Gush Etzion, elle y a élevé ses enfants jusqu'à ce que l'effondrement déchire sa famille.***

- Mère-Protectrice : ***Ma fille aînée, qui a environ dix ans, a souffert de très nombreux problèmes psychiques. Elle ne se souvenait d'aucune agression. Et soudain elle commence à se souvenir. Nous allons ensemble à Sinaï et elle se souvient, nous allons à Eilat ensemble et elle se souvient, et à chaque fois un autre souvenir surgit. Elle avait des flash-back terribles et lentement l'histoire remonte : elle a subi une agression sexuelle dans une sorte d'agression collective. Elle se souvenait de six hommes. Elle a dit que c'était dirigé comme un spectacle, que chacun avait un rôle. Il y avait du ligotage, il y avait une injection de drogue, c'était un viol collectif.***

- Survivante : ***Ils m'ont emmenée de l'école en plein milieu de la journée dans une maison qui n'était pas loin et je me souviens de moi attachée à un pilier qui était là dans la chambre sans vêtements. Et autour de moi d'autres filles dans la même situation. Des gens arrivent, nous examinent et ils peuvent faire ce qu'ils veulent avec la fille qu'ils ont prise aujourd'hui. Je glisse dans les souvenirs, dans les attaques, dans les flash-back.***

Beaucoup des attaques que je vis aujourd'hui me ramènent à être une petite fille et simplement mon corps est là et revit ce qui s'est passé (personnalité alter / barrières amnésiques).

Il est difficile d'évaluer l'ampleur du phénomène en Israël, en partie à cause des différentes façons de définir l'abus : organisé, rituel ou sectaire. « Quand vous demandez à des professionnels qui traitent des filles victimes d'abus sexuels, la plupart d'entre eux vous diront qu'ils ont rencontré au moins un ou deux cas », dit Brenner. « Je dirais que, au fil des ans, j'ai rencontré au moins 20 cas de ce type – principalement des femmes et quelques hommes. »

À l'étranger, en revanche, de plus en plus de données ont été compilées ces dernières années. Un rapport publié en juillet 2025 au Royaume-Uni par les deux organisations officielles responsables de la surveillance et du traitement des abus sexuels – le National Police Chiefs' Council (NPCC) et la National Association for People Abused in Childhood (NAPAC) – a révélé que 2,5 % de tous les appels à une ligne d'assistance dédiée entre 2006 et 2024 mentionnaient des abus rituels. Le rapport a constaté que, au cours des quatre années précédant 2025, les services sociaux et la police britanniques ont reçu 211 signalements d'abus sexuels organisés. Au moins 14 de ces cas ont abouti à des condamnations.

Une étude menée auprès des travailleurs d'un centre d'aide aux victimes d'agressions sexuelles à Melbourne, en Australie, a révélé que 28 % d'entre eux avaient soutenu un ou plusieurs survivants d'abus rituels et que, au cours de la décennie précédant l'étude, 153 cas de ce type avaient été documentés dans la ville. Dans une enquête menée auprès de 2 709 psychologues aux États-Unis, 13 % ont déclaré avoir travaillé avec un ou plusieurs survivants d'abus sexuels rituels. Le rapport britannique a souligné que ces chiffres ne sont probablement que la partie visible de l'iceberg, en raison d'énormes obstacles empêchant les victimes de signaler, et que les condamnations réelles ne représentent pas l'ampleur complète du phénomène.En Israël, comme déjà noté, il n'existe toujours pas la moindre donnée officielle. « Je

crains que le phénomène en Israël soit bien plus répandu que nous ne le pensons », dit Levy.

« Tout comme il y a 50 ans, quand le monde psychiatrique pensait que la prévalence de l'inceste était d'un sur un million, il est clair que nous sommes loin du compte ici aussi. Je ne peux pas quantifier l'ampleur du phénomène, mais si nous, en tant que société, voulons l'arrêter, nous devons avoir le courage de le reconnaître. »Il faut du courage pour lancer ce genre d'appel au réveil. « Il y a de l'inquiétude, bien sûr qu'il y en a », admet Oren-Chipman. « Nous essayons de ne pas laisser la peur nous paralyser ; la peur est un moyen de contrôle.

La force pour résister au traumatisme vient du fait d'être ensemble ; la force, c'est la communauté.

Annexes

Une survivante d'abus rituels écrit sur sa déprogrammation et sa guérison

Dans la maison où j'ai grandi, mon corps ne m'appartenait jamais. C'était une propriété commune, une proie facile pour tout ce qui pouvait contrôler et effacer qui j'aurais pu être, en créant quelque chose de fragmenté, de brisé et d'utile.

Quand une fille est abusée dès la naissance, elle ne sait pas qui elle est. Elle apprend simplement à être qui ils ont besoin qu'elle soit et tout ce dont ils ont besoin d'elle. J'ai appris à laisser mon corps derrière moi, à obéir à des règles qui n'avaient ni logique ni prévisibilité et à continuer à respirer pendant que les personnes qui étaient censées me protéger étaient celles qui me déchiraient.

Cette dissociation n'était pas un bug. Elle a été créée intentionnellement et c'était mon seul moyen de rester en vie. C'était mon seul abri contre les odeurs, la douleur et les sensations horribles qui accompagnaient les abus – et contre les gens qui pariaient sur mon corps.

Je ne savais pas ce que j'aimais ou voulais parce que je n'ai jamais eu de vrais choix, seulement des options douloureuses conçues pour me faire croire que je choisissais et pour me blâmer, mais aucune fille ne choisirait cela si elle avait une alternative.

Aujourd'hui je suis sortie. Cette prison est terminée, mais la vraie guerre ne fait que commencer. Je comprends maintenant que mon silence pendant toutes ces années était la dernière chose qui protégeait ceux qui m'ont fait du mal. Ils y ont veillé.

Se libérer n'est pas seulement franchir la porte. C'est apprendre à être un être humain et cette fois – pas selon les termes de l'abus.

Personne ne me tient plus. Je suis sortie de là, mais c'est encore en moi. Dans les cauchemars, dans les sensations physiques pendant la journée, dans la peur de manger, de boire, de toucher, de contaminer.

En thérapie, lentement et avec une douleur presque impossible, j'essaie de me reconnecter à ce corps qui m'était étranger pendant tant d'années. À un corps qui a été enseigné qu'il ne pouvait satisfaire que les besoins des autres. Qu'il se fait mal parce qu'il est dégoûtant, coupable et ne mérite rien d'autre.

Je ramasse éclat après éclat de mémoire, de douleur, de qui je suis vraiment. En essayant d'apprendre à toucher la douleur sans m'effondrer. En apprenant à me connaître en tant qu'adulte pour la première fois. En essayant de comprendre ce que je pense, ce que je veux ou ce que j'aime.

Ma plus grande victoire n'est pas d'avoir survécu. La victoire, c'est que chaque matin je choisis à nouveau la vie.

La victoire, c'est que malgré tout ce qu'ils avaient prévu pour moi, je suis une femme, je suis une épouse et je suis une mère. Que je prends possession de mon histoire et que je projette une lumière vive sur les endroits où ils ont essayé d'éteindre mon âme.

La victoire, c'est que je marche sur mon chemin difficile et complexe vers une vie dont je n'aurais jamais rêvé qu'elle puisse m'appartenir. »

Nommer précisément ce type de crimes

- ***Il y a seulement cinq ans, et après des dizaines de témoignages similaires, les professionnels donnent enfin un nom à ces crimes : « violences rituelles », « abus rituels ». C'est- à-dire des événements à multiples participants qui se répètent avec des éléments similaires et de manière organisée. Les choses que nous avons traversées n'avaient pas de mots, on ne pouvait pas les nommer…***

Nommer précisément la nature des crimes, développer le vocabulaire nécessaire pour avancer dans la reconnaissance de ce qui, n'est pas censé exister dans nos sociétés civilisées...
Voilà un enjeux essentiel et ces témoignages prouvent que lorsque la sémantique est absente pour définir et qualifier l'inqualifiable, les victimes & survivants se retrouvent démunis pour s'exprimer et voir leurs témoignages reçus avec respect et écoute... elles pensent être folles face au néant argumentaire résultant de ce manque de vocabulaire.
Cette absence de termes adéquats bloque toute avancée judiciaire, car si il n'existe pas de Loi contre les abus rituels pédocriminels, ces horreurs ne seront donc pas reconnues par les tribunaux, qui au mieux reconnaîtrons l'inceste/viols, mais l'aspect sectaire et rituel sera évincé.

Écoutez ces survivantes décrire comment le fait de mettre des mots précis sur ce qu'elles ont traversé a été salvateur pour ces femmes... Elles concluent toutes les deux par le même mot : FOLLE ! Les agresseurs veulent les faire passer pour folles... et le manque de définition précise des actes extrêmes qu'elles ont subi participe à les psychiatriser. Employons les termes exacts concernant ces pratiques occultes et nous commencerons à avancer dans la reconnaissance officielle de cette réalité parallèle...

- ***Aujourd'hui il y a un nom pour toutes les horreurs que j'ai traversées et quand il y a un nom, on peut soudain le nommer à l'extérieur, dans le monde… « Abus rituels », je ressens que cela me protège, qu'en deux mots je peux dire : j'ai traversé des horreurs, je ne suis pas folle !***

- Jeanette Westbrook (survivante) : ***Je n'arrivais pas à relier les pièces du puzzle car je n'avais pas le bon vocabulaire pour rendre cela compréhensible. La première fois que j'ai entendu parler de « torture non-étatique », en 2004, le pièces du puzzle ont commencé à se reconstituer. Dès lors il a été beaucoup, beaucoup plus facile pour moi de raconter mon histoire, sur ce qu'il m'était arrivé… Avant 1992, je luttais pour essayer de rendre compréhensible ce qu'il s'était passé ; à propos de toutes ces choses utilisées : traitrise, mensonges, mises en scènes, déguisements, électrochocs, confinements, violences physiques, etc. À cette époque nous étions à peine capables d'employer le mot « inceste » et encore moins le mot « torture ». Je parlais de torture ! Mais les gens à qui j'en parlais ne comprenaient pas. Ces termes et ces notions les dépassaient… Ils me prenaient pour une folle !***

Associations « Paratonnerres »

Les agresseurs font en sorte que les victimes portent plainte au même endroit ; dans une sorte de carrefour leur permettant de bloquer les plaintes sur ce type de dossiers. Des individus mentionnés comme étant des agresseurs étaient parfois membres d'associations de protection des victimes placés à telle ou telle fonction. Ils sont donc à la fois agresseurs et aussi en poste à un endroit leur permettant de faire taire les victimes ou de contrôler comment l'information fuit à l'extérieur.

Dans cet enregistrement de conversation qui nous est parvenu, on peut entendre le chef d'une association de protection de victimes, lui même ayant eu une plainte pour une agression sexuelle par le passé, expliquer à la mère de famille de la victime qu'il s'agit d'une invention et qu'il n'y a pas besoin de s'inquiéter de cela :

« Tu demandes ce que je ferais si c'était ma fille, c'est une bonne question.
si ta fille te le dit, alors tu ne doit pas détruire le monde et de ruiner des gens innocents et des familles entières parce que ta fille te raconte ça. Tu comprends qu'elle traverse des difficulté ou a un problème, il faut trouver la solution ailleurs et ne pas porter plainte... Tu demandes conseil à des professionnels et ils te disent d'aller à la police, ce n'est pas la chose à faire.

Voici la correspondance entre le président de l'association de protection et la mère qui l'a contacté. Il continue à lui expliquer que la plainte est une invention complète. Et lorsque la mère demande à nouveau : pourquoi l'as-tu agressée comme ça ? Il réponds (SMS) « Continue à montrer à tout le monde à quel point tu es folle. C'est seulement dans ton monde imaginaire que tu écrit une fiction, fantaisiste et maladive, sur une secte à la menuiserie.

Dans d'autres témoignages aussi apparaissent des noms d'agresseurs impliqués dans des activités de protection de l'enfance. C'est la réponse par défaut d'une communauté pour de très nombreuses raisons : faire taire.

Débat inédit et historique sur le plateau

de la première chaîne publique israélienne

Roni, regarde, même avant le film j'ai déjà reçu énormément de réactions de personnes très, très sceptiques qui viennent et demandent : pourquoi donnez-vous une tribune à des conspirations de ce genre ? Mais le sentiment qui m'accompagne en regardant ton film est qu'il y a ici malgré tout une histoire qui est cohérente et pas des souvenirs aléatoires.

Oui, c'était vraiment la première chose avec laquelle nous sommes partis. Nous avons rencontré beaucoup de femmes, nous avons entendu des témoignages différents de secteurs différents, de lieux différents du pays. Et il était important pour nous, précisément pour faire face à ces accusations, de prendre ces femmes qui viennent d'une région précise avec des histoires si similaires qu'il serait peut-être cette fois un peu plus difficile de discuter de l'histoire qu'elles nous racontent. Il est définitivement difficile de discuter et dans le studio avec nous Roni Blonstein Brin du centre d'aide Thel qui accompagne les femmes religieuses et ultra-orthodoxes, la députée Naama Lazimi et la journaliste Noam Barkan d'Israël Hayom. Vous trois accompagnez déjà depuis une longue période des femmes qui ont subi des violences rituelles et dans un instant vous allez nous aider à comprendre un peu mieux ce phénomène et pourquoi il ne se traduit pas par des arrestations et des mises en accusation.

Bonsoir à vous, merci d'être venues. Rona, je veux commencer avec toi par une question dont je ne suis pas sûr de pouvoir formuler avec sensibilité. À la fin il y a ici beaucoup de témoignages qui sont aussi arrivés jusqu'à toi et quand on entend les témoignages, certains racontent des histoires qui semblent simplement illogiques et certains sont aussi basés sur beaucoup de souvenirs refoulés, pas toujours cohérents. Comment fais-tu la différence entre l'imagination et la réalité ?

Alors d'abord, le privilège des centres d'aide est que cela ne nous importe pas tant que ça. C'est-à-dire que nous écoutons les victimes et les victimes qui s'adressent à nous et nous accordons l'aide en partant du principe que quand quelqu'un s'adresse à un centre d'aide, il a besoin d'une oreille attentive.

Il a besoin de remplir ses besoins suite à une agression. Et depuis que la ligne a été ouverte l'été dernier, environ quarante appels sont arrivés chez nous, un peu plus de quarante appels différents. Je veux passer un moment à la députée Naama Lazimi parce que Roni parle d'environ quarante femmes qui ont témoigné. Mais vous avez fait un pas de plus à la Knesset, ce n'est pas resté seulement un phénomène, vous amenez vraiment certaines d'entre elles aux débats à la Knesset.

Mais que peut-on faire avec cela ensuite du point de vue de la police, du point de vue du parquet ? D'abord il faut dire que si une seule femme était venue demander un débat sur cela, je n'aurais pas su quoi faire. La question de l'exposition journalistique de Noam et la question de la société civile qui nous apportent une certaine ampleur du phénomène nous permettent d'amener cela au débat à la Knesset et de dire : nous ne sommes pas prêts à ce que vous l'ignoriez. Donc en fait d'abord nous avons laissé les gens donner leur témoignage, certaines à visage découvert et d'autres pas à visage découvert, pour entendre d'abord exactement ce qu'elles dénoncent. Je pense que quand les autorités entendent cela, il est très difficile de dire : il n'y a pas une telle chose. Il fallait vraiment comprendre que les femmes n'inventent pas des histoires aussi dures, en larmes, avec difficulté. Il y avait une femme qui a eu une crise au milieu du débat. Il faut comprendre dans quel état difficile elles se trouvent quand elles doivent traiter cela. D'ailleurs, pas seulement pour la justice pour elles, presque toutes celles qui sont venues ont dit : je ne veux pas que l'on continue à agresser des enfants et des filles.

Mais en dehors de passer les témoignages, en dehors de l'endroit pour... comment peut- on avancer cela ? Et alors nous avons avancé cela, c'est-à-dire d'abord disons que le ministère des Affaires sociales est déjà depuis l'enquête en train de faire quelque chose, il a créé une équipe consultative, il a commencé à examiner cela aussi dans les centres d'aide pour les agressions sexuelles sur mineurs, mineures, il a commencé à agir même avant la Knesset et il est important de le dire. Les autres ministères, nous devons faire pression sur eux pour qu'ils commencent à travailler, que ce soit la demande d'une ligne dédiée à la police au centre 105, oui au centre 105, ou que ce soit le parquet et comment on rapporte cela, et le ministère de l'Éducation, le ministère de l'Éducation répond à peine à nos questions. Que fait le ministère de la Santé pour comprendre comment le système... que fais-tu, que faites-vous, que faites-vous ? Alors Noam Barkan, je veux

comprendre de toi parce que tu as publié cette enquête il y a environ un an et nous savons du traitement des agressions sexuelles que même pour des histoires d'agressions sexuelles qui ont eu lieu il y a deux ans, dans ces cas aussi il est parfois vraiment difficile d'arriver à une mise en accusation parce qu'il est difficile de prouver les choses au tribunal. Alors de ton expérience, des témoignages que tu connais, penses-tu qu'au final il pourrait y avoir ici un cas où l'on pourra aussi déposer une mise en accusation ?

Je crois que oui, avec un travail correct de toutes les autorités, y compris le parquet, la police et aussi le système, la société civile qui soutiendra les gens.

Penses-tu qu'il y a une motivation des autorités ?

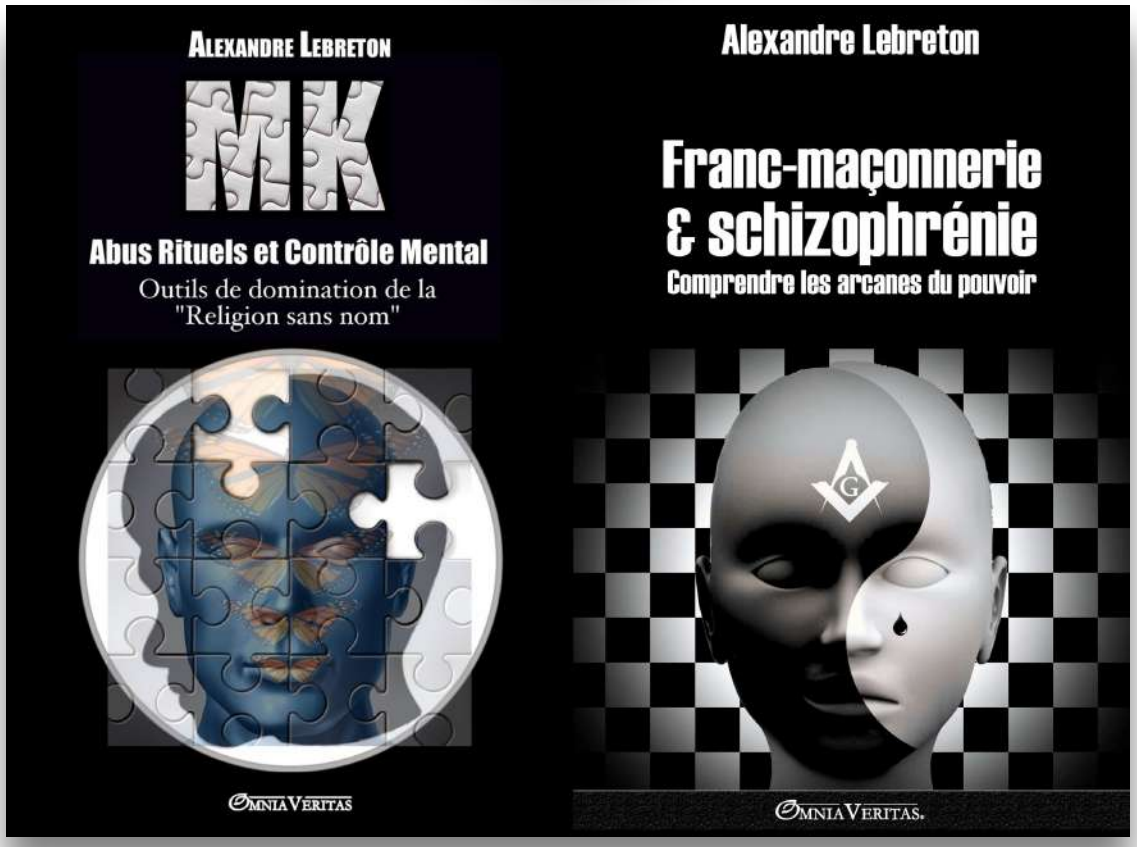
Je pense qu'il y a peut-être une motivation, mais il y a aussi un sentiment de confusion, parce qu'il s'agit d'un phénomène très, très difficile. Tout ce qui concerne les agressions sexuelles sur des enfants, surtout des enfants jeunes, moins de douze ans, il est très difficile pour l'État, pour le parquet, de formuler des mises en accusation et de condamner. Surtout quand c'est vingt ans en arrière, grand, exact, il y avait des précédents, mais pas dans des cas aussi extrêmes et durs où il n'y a pas de présence. La question est qu'il y a des cas qui se produisent aussi aujourd'hui et ici il doit y avoir une motivation à suivre les situations qui pourraient se produire aujourd'hui et à attraper au bon moment, et alors... Quand tu dis des événements qui se produisent aujourd'hui et que nous sommes déjà un an après le grand boom de ton enquête, sais-tu dire qu'il t'est arrivé une information concrète sur des événements qui se produisent encore et que la police n'est pas au courant ? Non seulement à moi, la police aussi a une plainte qui a été déposée à la police dans l'une des stations de police. Je ne sais pas s'il y a une directive de la police de transférer une telle information au bon moment quand elle arrive, mais il y a des plaintes et il y a des indications de situations comme ça qui se produisent et il y a quelque chose à faire. Peux-tu ajouter quelque chose de petit ?

Oui, oui. Mais je veux aussi te demander, Noam, et aussi Roni parce que tu as touché à la question sectorielle. Nous savons que les agressions sexuelles sont un phénomène qui traverse tous les secteurs et on ne peut pas le rejeter sur un seul secteur et nous ne voulons pas non plus stigmatiser un seul secteur, mais nous voyons dans ton film, Roni, que les cas que tu as présentés concernent une seule région qui est le Gush Etzion et il y a quelque chose dans les violences rituelles qu'on ne peut pas ignorer :

elles viennent d'un secteur précis. Que penses-tu qui crée ce terreau fertile pour des violences de ce type ?

Oui, alors il est important de dire que toutes les violences qui nous arrivent ne viennent pas du monde religieux, vraiment, mais une partie oui. Je pense que quand on prend une victime et qu'on utilise son langage religieux, son monde de croyances, ses valeurs, quand on enveloppe ces choses et qu'on habille une cérémonie de manière religieuse ou de correction spirituelle, par exemple, qu'on prend une figure d'autorité à laquelle elle est habituée à s'identifier, que ce soit un rabbin ou un autre gourou, cette chose n'est pas seulement une enveloppe, c'est vraiment un outil qui sert l'agression dans ce sens qu'il crée de la coopération, de la justification et du silence.

Alors peut-être que ce qui est requis ici est surtout un changement législatif si ni la police ni le parquet ne sont vraiment capables de traiter.
Je pense qu'il faut dire que la loi actuelle rend très, très difficile aux violences sexuelles rituelles de franchir le seuil du dépôt d'une mise en accusation. D'abord à cause de la prescription. Nous savons que ce qui caractérise en général les agressions sexuelles, et certainement quand nous parlons de violences du type qui remonte dans les violences sexuelles rituelles, la probabilité d'un souvenir tardif est beaucoup plus élevée. En dehors du souvenir tardif, d'ailleurs, il y a encore toutes sortes de barrières qui retardent la révélation d'une agression et certainement le dépôt d'une plainte. Et donc il est important de dire que tant que la barrière de la prescription existe – et d'ailleurs l'Union des centres d'aide agit beaucoup pour l'annuler dans ces cas – il sera très, très difficile de les rencontrer dans les stations de police. Catégoriquement, l'histoire de la prescription pour les délits sexuels est simplement une protection pour les agresseurs sexuels parce que les enfants, les adolescents, les filles et les garçons sont simplement exposés à une loi ancienne sur laquelle le temps a passé et il faut annuler cet article. Et je veux aussi dire que je n'ai aucun doute que chaque femme qui est venue à nos débats a subi une agression sexuelle. Nous ne savons pas toujours, à cause de l'âge précoce et des témoignages flous à cause de l'âge précoce, exactement ce qui est décrit et ce qui s'est passé, mais s'il y a une chose dont je n'ai aucun doute, c'est qu'elles ont subi une agression sexuelle à un jeune âge et il faut comprendre cela. Elles ne viennent pas à ces débats pour rien. Donc c'est entendu et clair qu'il y avait une agression sexuelle ici.
Maintenant il y a aussi un nom. Nous comprenons que les violences rituelles font partie de cela, c'est une chose qui est ici et qui se produit. Il est temps de traiter cela aussi plus sérieusement. Merci beaucoup à vous, mesdames.


Alexandre Lebreton
MK
Abus Rituels et Contrôle Mental
Outils de domination de la
"Religion sans nom"
Omnia Veritas
Alexandre Lebreton
Franc-maçonnerie
& schizophrénie
Comprendre les arcanes du pouvoir
Omnia Veritas